

Application de la méthode des centres d'intérêt en 3e année d'école (1re année, degré inter.)

Autor(en): **Geneux, M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'instruction publique en Suisse : annuaire**

Band (Jahr): **31/1940 (1940)**

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-112770>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Application de la méthode des centres d'intérêt en 3^e année d'école (1^{re} année, degré inter.)

AVANT-PROPOS

Après avoir, pendant plusieurs années, pratiqué la méthode des centres d'intérêt au degré inférieur 2^e année, et constaté l'heureux développement des enfants spécialement des retardés, nous avons désiré en faire l'essai au degré intermédiaire, 1^{re} année.

Nous tenions d'autant plus à expérimenter cette méthode dans cette première année du second degré, que nous savions — et nombre d'instituteurs seront d'accord sur ce point — le fossé qui marque le passage du degré inférieur au degré intermédiaire.

Jusqu'à ce moment, la maîtresse a, pour ainsi dire, tenu l'enfant par la main. C'est encore un « petit » sur lequel elle se penche avec sollicitude. Sa tâche étant, particulièrement au degré inférieur, éducative, elle cherche plus à inculquer de bonnes habitudes qu'à instruire, plus à discipliner la volonté qu'à meubler l'esprit. Son enseignement est toujours concret, basé sur l'observation directe. A cet âge, l'enfant est un être inconstant, dont il faut éveiller les intérêts et guider les observations. Cependant, il s'entraîne peu à peu à travailler seul ; mais il sait à peine voler de ses propres ailes que, brusquement, la maîtresse lâche la petite main : l'enfant est promu en 1^{re} année intermédiaire.

Réflexions sur le Plan d'études et le choix d'un centre.

La maîtresse permutait avec ses élèves en II/1 ; les conditions étaient des plus favorables pour tenter cette expérience, les enfants étant habitués depuis un an à la méthode.

Mais comment s'y prendre pour appliquer cette dernière intégralement ?

Nous désirions avant tout, rester fidèle au Plan d'études et nous en écarter le moins possible¹. Or, le programme de 1^{re} année intermédiaire est parfaitement déterminé. Quel centre trouver qui

¹ Ceci, pour bien démontrer que le Plan d'études vaudois est assez souple et assez riche pour permettre l'emploi de la méthode des centres.

permet de l'utiliser quand même et d'en faire un tout homogène et harmonieux ? Après de longues méditations, un seul s'imposa à nous, avec le sentiment qu'il synthétisait en quelque sorte tout le programme imposé : « Mon Pays » fut le centre adopté pour toute l'année.

On pourra peut-être nous reprocher, en lisant la suite, d'avoir empiété sur le programme du degré intermédiaire, 2^e année, qui prévoit l'étude de la forêt. C'est le seul écart que nous nous soyons permis, et, pour les besoins de la cause, personne ne nous chicanera. Du reste, nous n'avons pas la prétention d'avoir épuisé ce sujet et il restera encore suffisamment de matière à étudier l'an prochain, pour que l'enfant n'ait pas l'impression du « déjà vu ».

Voici maintenant le plan général de ce centre : « Mon Pays » :

1. Mon petit pays : le Jura.
2. Le pays de Vaud.
3. Mon grand pays : la Suisse.

MON PETIT PAYS : LE JURA

Pendant tout l'hiver précédent, nous avons étudié : « Notre village ». En regroupant les connaissances acquises, nous pouvons introduire notre nouveau centre et en fixer les grandes lignes directrices :

1. Observations générales de tout ce qu'on voit de notre village, bien placé sur la montagne et d'où la vue s'étend sur une bonne partie du Jura, sur la campagne vaudoise et plusieurs chaînes des Alpes.

2. « Don » aux enfants de ce qui constitue le Pays et qui, bien plus loin que ces Alpes, s'étend encore en plateaux, en vallées, en montagnes. Ce pays, nous allons apprendre à le connaître et à l'aimer ensemble. Commençons-en l'étude par la partie où nous vivons : notre Jura.

Il est sévère et pauvre ; mais ses pâturages et surtout ses forêts sont un trésor estimable qu'il faut découvrir et utiliser. C'est le printemps ! A tout seigneur, tout honneur ! Et le printemps à la montagne, c'est une fête toujours trop courte ! Profitons donc de tout ce qu'il nous offre !

Nos pâturages sont jaunes de renoncules et de primevères, bleus de gentianes, blancs de pâquerettes. Apportons en classe au fur et à mesure de nos besoins, ces simples fleurs sur lesquelles

nous nous pencherons avec attention et qui imprèneront notre enseignement de leur beauté agreste.

Mais le printemps passe aussi dans nos forêts, habille de neuf les rares « fayards » qui font des taches claires parmi les sapins sombres. Ceux-ci à leur tour, poussent au bout de leurs branches, comme de petits doigts, les bourgeons, si joliment coiffés d'écailles brun-rose ; et selon les années, les merveilleuses bougies rouges — fleurs femelles — transforment la forêt en sapins de Noël.

Entrons dans cette forêt mystérieuse. La lumière glisse à travers les branches et éclaire le pied des arbres où, pour notre joie et notre curiosité, nous dénichons des tapis de mousse, des corbeilles d'oxalis, des anémones-sylvie ; et voilà les fougères dont les crosses rousses et velues se déroulent prudemment et les muguetts aux feuilles en « cornets à surprise ».

Comme des abeilles chargées de butin, nous pourrions nous en retourner à notre ruche. Mais auparavant, écoutons le grand silence de la forêt, ce silence profond qui émeut toujours et auquel les enfants sont si sensibles : une branche craque ; un jeune hêtre remue doucement ses feuilles neuves qui bruissent comme de la soie ; quelques écailles se détachent, tourbillonnent et vous tombent sur le nez... rires ! Des fourmis courent à nos pieds dans leurs sentiers battus... on les suit du regard... et soudain, au-dessus de nous, le pinson reprend sa ritournelle interrompue ; de petites mésanges rassurées font de l'acrobatie et là-haut, à la cime des sapins, de lourdes corneilles croassent... on entend claquer leurs ailes quand elles se posent.

Si le sort nous favorise, peut-être aurons-nous la chance d'apercevoir, en éclair, la queue d'un petit écureuil qui disparaît dans la ramure, ou encore d'entendre au lointain, le « tac tac » du pic-bois, le fameux chirurgien des sapins.

Que d'impressions frappent les sens ! Il faudra, au moment opportun, savoir les faire revivre et en retrouver toute la fraîcheur. Mais le devoir nous appelle ! Il faut s'arracher au charme qui nous retient ici... nous reviendrons ! Avant de partir, remercions la forêt par un joyeux refrain !

Voici qu'un sapin au fût monumental arrête notre attention. Trois enfants en font le tour en rejoignant leurs bras tendus... Dans quelques semaines, ils en connaîtront la circonférence qu'ils mesureront eux-mêmes avec leur mètre de papier. Ici, des sapins sont marqués en gros chiffres dans l'écorce : N° 123, N° 125, etc. ; combien l'étude du calcul sera facilitée, spécialement le passage de la 1^{re} à la 2^e centaine.

Voici encore des billes de bois couchées dans l'herbe. Que va-t-on en faire ? Combien doivent-elles mesurer ? Comment

fait-on un moule de bois, un stère ? Questions, questions qui restent en suspens mais auront leur réponse en leur temps.

Cette fois, vite en classe et commençons sérieusement à mettre de l'ordre dans toutes nos acquisitions. Il y a du travail sur la planche !

Sur la fenêtre, des mousses trempent dans une assiette ; leurs frêles urnes sont vues à la loupe : joie d'en découvrir la forme bizarre. Des fougères achèvent de dérouler leurs crosses ; dans quelque temps, la loupe en fera voir les spores. Des images d'oiseaux ornent les murs. Des échantillons d'écorce révèlent les différentes essences ; des lichens, des branches de pin, de sapin, de mélèze voisinent sur la table à collections. Et dans une grande caisse, fiévreusement, les garçons ont cherché à représenter la forêt avec un fond de mousse, des sapins de carton, découpés et peinturlurés ; il y a de petits chemins, mieux tracés que celui du Poucet ; et sur un de ces sentiers, un garde-forestier se promène avec son chien. Là, des bûcherons abattent des arbres. Voici des moules de bois bien mesurés et des sacs de pives rebondis comme on les fait chez nous. Ce sont les filles qui ont cousu les sacs, jalouses qu'elles étaient de voir leurs camarades garçons « faire toute la forêt seuls¹ ». Dans cet angle, un rocher, même une grotte. Là, la cabane des bûcherons ; il ne manque que la fumée sortant de la cheminée, annonçant aux travailleurs que la soupe mijote sur le feu.

Combien les enfants sont pris par cette vie de la forêt qui respire, mange, boit, souffre et meurt comme une humanité ! Avec quelle sensibilité ils récitent les paroles de ce chant :

« Là-haut, dans les grands bois,
 Bien haut, loin du village,
 J'entends les bûcherons.
 Ils sont tous à l'ouvrage,
 Et bientôt les arbres tomberont !
 Pauvres arbres malheureux !

Le bois mystérieux,
 Blessé, gémit et tremble
 Des coups si douloureux !
 Ils frappent tous ensemble,
 Et les arbres sont très malheureux.
 Pauvres arbres malheureux ! »

(*Chante Jeunesse*, N° 75).

Ainsi, durant des semaines, nous observons, classons, mesurons, comptons. Dictées, élocution, exercices de vocabulaire, familles

¹ Ce travail a été exécuté pendant les leçons d'ouvrage.

de mots, calculs et problèmes, croquis et dessins s'enrichissent de nos acquisitions et s'enchaînent en une suite heureuse. La géographie s'apprend toute seule, car, ce Jura, toujours égal à lui-même, est très amusant à étudier ; et si l'on peut voir, de chez nous, du Mont Tendre au Mont Aubert, rien n'empêche de prolonger la chaîne avant et après.

Mais voici qu'une histoire bien plus merveilleuse encore, parce que mystérieuse et dans le temps, est offerte à ces jeunes cerveaux.

Les trous ou grottes dans nos montagnes ont peut-être servi à quelque chose autrefois ! Des bêtes sauvages y vivaient... bien mieux... des hommes ! Et alors, la jolie narration de « Donndur »¹ va plonger les enfants dans un ravissement et un intérêt qui ne failliront pas. Car vivre une chasse au cerf, créer le feu, fabriquer des armes, des ustensiles, assister à l'attaque des loups, fêter le retour du soleil qui surgit de nouveau au-dessus de la grotte et ramène le printemps ; agir en imagination, en faisant place nette de tout ce qui existe à notre époque pour nos commodités et notre sécurité, c'est faire vibrer des gamins de 9 à 10 ans, avides d'aventures et dont la plus grande joie est de jouer aux sauvages, fabriquer des arcs et faire la guerre !

Enfin, pour terminer l'étude de notre Jura, voyons encore ce qu'il nous donne : le bois, la tourbe, encore exploitée chez nous, les carrières de pierre qui, elles aussi, nous font faire une incursion dans le temps.

Voici, à titre de renseignements le programme général établi pour cette première partie de notre centre.

Mai, juin, mi-juillet.

1. Le Jura, muraille de forêts.
2. La forêt : essences (sapin, hêtre, pin, mélèze).
3. Les plantes qui s'y plaisent : fougères, mousses.
4. Les fleurs qui l'embellissent : (primevères, violettes, muguet, etc.).
5. Les animaux qui l'animent : (oiseaux, insectes).
6. La forêt dans le passé.
7. Ce que nous donne le Jura.

Titres de quelques dictées (composées par la maîtresse). — Mon petit pays. — Le Jura. — Les fleurs de nos pâturages. — Le Jura, pays de forêts. — La forêt au printemps. — Dans la

¹ *Histoire de Donndur* qui a paru dans l'« Educateur » de 1918. Transmise par M. Jayet, à cette époque, maître à l'Ecole d'application (Ecole normale, Lausanne.)

forêt, bébé faîne germe. — Les formes des arbres. — L'arbre dans le passé. — Les fleurs de nos forêts. — La forêt et les oiseaux. — Monsieur Corbeau. — Monsieur Pic-bois. — Le coucou. — L'écureuil. — Ce que nous donne le Jura.

LE PAYS DE VAUD

Nous abordons maintenant la deuxième partie de notre centre : le Pays de Vaud.

Si du Mont de Baulmes, nous pouvons examiner une bonne partie du pays et faire des observations précieuses, il nous est impossible, à cause de la distance, d'y retourner aussi souvent que nous courions à notre forêt.

Dès lors, la carte sera notre directive et cette nouvelle initiation n'est pas simple. Cependant, les enfants sentant qu'ils font un pas en avant dans la Connaissance, s'y mettent avec enthousiasme.

En animant la carte d'images, c'est-à-dire en peuplant la campagne de ses gens au travail, en les faisant vivre, rentrer leurs foins ou leurs blés, cueillir les fruits dans les vergers, récolter les pommes de terre et les betteraves, l'enfant est encore placé en face de la vie ; il reste en contact avec l'humanité.

De cette façon, chaque fois qu'il promène la baguette sur la carte, ce sont des « choses » qu'évoque son esprit. La vallée de la Broye, par exemple, devient le pays des champs de tabac dont les feuilles sèchent en colliers sous les avant-toits des fermes. De même, les bords du Léman, Lavaux et La Côte, sont à ses yeux le lieu des joyeuses vendanges. C'est là que se célèbre la Fête des Vignerons, hommage rendu à la vigne et à la terre.

Plus près, nous nous penchons sur cette terre cultivée par le paysan et faisons une étude spéciale de quelques céréales : blé, maïs. Dans des caissettes, en classe, nous semons du lin, du chanvre, des pois, des haricots ; nous plantons même une pomme de terre. Si la récolte est médiocre, ou presque nulle, l'intérêt suscité par le développement des plantes, la différenciation des feuilles, des fleurs, n'est pas de moindre importance ! Nous revoyons encore deux de nos fillettes, mesurant jour après jour avec leur mètre de papier les progrès de chaque plante, les notant sur un carnet et venant nous en faire le rapport, avec quel sérieux !

Une pomme de terre plantée en septembre mettra un mois avant d'offrir à la lumière sa première pousse. Aussi, plus d'une fois, les enfants se sont impatientés d'une germination si lente, mais alors comme ils saisissent le sens de la chanson :

« Longtemps, dans le mystère,
 Dame pomme de terre
 Habite, on ne sait où !... »

Chacun s'ingénie à procurer tout ce qui est nécessaire pour poursuivre nos observations.

Spontanément, une fillette écrit à une petite amie de la Broye pour obtenir des feuilles de tabac. Une maman, intéressée par ce que lui raconte son garçon, retrouve dans un tiroir où elle dormait depuis longtemps, la longue aiguille à enfiler ces feuilles, travail qu'elle fit dans sa jeunesse.

Elle l'explique à son enfant qui, interprète fidèle, sera le lendemain écouté avec attention. Et voici un chant qu'un autre élève a trouvé dans une revue : « La Broye » (Abbé Bovet), dont le rythme berceur enchante la classe entière.

L'école devient une ruche. L'élan une fois donné, plus rien ne l'arrête. Les images, les histoires trouvées dans les journaux affluent. Chaque matin, des petites mains pleines montrent leurs trouvailles, souvent très heureuses. Le plus intéressant est collé sur un grand carton qui devient un « tableau ». Mis en place d'honneur, il sert de documentation en même temps que de décoration. Il y a le tableau du blé, celui de la fabrication du pain, celui des diverses céréales, celui du tabac, celui du maïs, celui des vendanges.

Si les travaux de la terre qui se poursuivent à travers les siècles n'ont guère changé, les hommes, eux ont modifié leurs mœurs, leurs habitudes. Aujourd'hui, elles ne sont plus celles d'autrefois. Aussi, c'est un vrai plaisir pour les enfants que d'être transportés au temps de nos grand'mères, d'entendre raconter la vie rustre et simple du campagnard, d'assister aux fêtes du village, bals et abbayes où le costume vaudois était à l'honneur ; de prendre part à une cassée de noix où chaque convive y va d'une chanson ou d'une histoire en patois ; de veiller dans la chambre de ménage, assis sur le fourneau de faïence, à regarder danser les fuseaux de la grand'mère sur le coussin à dentelle. On court sur les routes, en diligence ; on s'arrête aux auberges pour passer la nuit dans des lits à ciel, entre des draps rugueux, filés et tissés par la ménagère...

Ces histoires valent tous les contes de fées et l'on sait combien les enfants les aiment !

Tout en nous occupant de cela, n'est-ce pas le moment, nous reportant encore plus en arrière dans le temps, de descendre avec notre ami Donndur une de ces rivières qui aboutissent au Léman ?

Pas de voiles blanches sur le lac, mais de curieuses huttes qui forment tout un village.

Nous suivons, émerveillés, les progrès de ces populations lacustres. Nous assistons au premier labourage, au premier attelage, à la charrue rudimentaire, à la récolte du blé, à la fabrication du pain cuit sur des pierres chauffées, au tissage du lin, à la construction d'un bateau. Puis, l'incendie ayant ravagé le village, nous construisons avec Donndur une maison sur terre ferme.

L'enfant découvre qu'en dépit des siècles, rien n'a beaucoup changé sous le soleil. Le lac est le même ou à peu près. L'homme cultive encore la terre, avec, il est vrai, tous les moyens créés par la civilisation. Comme autrefois, animaux et plantes sont toujours à son service pour le nourrir et le vêtir. L'enfant saisit que la terre est une mère dont nous sommes les fils. Non seulement notre être physique est fait d'elle, mais notre cœur, notre âme en sont imprégnés. Et pour tous les dons qu'elle nous fait, nous lui vouons un sentiment ardent, profond, qu'on appelle l'amour du pays.

Le paysan, dans toute son activité, est aidé par de petits amis qui méritent d'être connus et aimés. Voici la taupe, souvent disqualifiée et qu'il faut réhabiliter, le hérisson, la chauve-souris aux mœurs étranges.

Et maintenant, nous quittons la plaine, Bex et ses salines, une richesse du pays, pour nous élever avec les armaillis d'un chalet à l'autre ; et c'est les Ormonts qui nous arrêtent, puis le Pays d'Enhaut avec ses maisons si particulières.

Montons encore plus haut jusqu'à la roche nue ! Admirons les Alpes vaudoises qui se détachent si merveilleusement sur le fond bleu du ciel : Dent de Morcles, Grand et Petit Muveran, Rochers de Naye, Tours d'Aï, Diablerets... Nous aurons ainsi achevé la deuxième partie de notre centre : le Pays de Vaud.

**Programme général établi
pour mi-août, septembre, octobre, novembre.**

1. Le Pays de Vaud : ce qu'on en voit du Mont de Baulmes.
2. Comment s'est créé un village.
3. La vie autrefois au village.
4. Les cultures : maïs, blé, tabac, pommes de terre.
5. Au pays de la vigne.
6. Les amis du paysan : taupe, hérisson, chauve-souris.
7. Dans les Alpes vaudoises.

Titres de quelques dictées. — Mon pays. — Le paysan dit. — Le labourage primitif. — Histoire du blé. — Au four banal. —

Une autre céréale : le maïs. — Histoire de la pomme de terre. — Une richesse du pays : la vigne. — La campagne et les animaux. — Un petit serviteur utile : la taupe. — Un ami du paysan : le hérisson. — Encore des amies du paysan : les chauves-souris. — Les salines de Bex : impressions de voyage d'Alex Dumas (tiré des lectures pour tous). — La maison jurassienne et la maison des Alpes. — La descente de l'alpage.

MON GRAND PAYS : LA SUISSE

La troisième partie de notre centre fut celle qui nous donna le plus de mal et on nous croira sans peine !

Jusqu'ici, notre travail était basé sur l'observation directe ; dès lors, il n'allait plus en être ainsi.

Le Plan d'études, que nous tenions à suivre fidèlement, inscrit au programme : « La Suisse physique »¹, titre d'une sécheresse déconcertante.

A la réflexion, il nous sembla qu'observer l'attitude de l'homme en face du « physique » du Pays avait plus d'importance que l'étude de ce « physique » lui-même. Ce dernier maintenu comme « décor » dans notre travail, nous aida à expliquer les réactions de l'individu, son genre de vie et son caractère propres par rapport à la Nature dont il triomphe finalement, grâce à son labeur et à sa volonté.

Dans cette dernière étape de notre travail, notre but fut celui-ci :

1. Faire connaître les grandes lignes de l'histoire des premiers habitants de la Suisse.

2. Faire comprendre que la structure d'un pays crée un type d'homme et par conséquent en détermine les mœurs, les coutumes et le caractère. — Ainsi, l'enfant s'apercevra qu'un Vaudois n'est pas un Valaisan, ni un Bernois un Tessinois, mais que chaque « race » si l'on peut employer ce mot, est le résultat de la constitution physique du pays qu'elle occupe.

3. Développer l'enthousiasme pour un idéal de courage, d'endurance, de virilité dont plusieurs conquérants des Alpes nous ont donné l'exemple.

¹ Nous osons formuler le vœu de voir le Plan d'études inscrire au programme de II/1 : « Le Canton de Vaud » étude complète, en lieu et place de la « Suisse physique ».

4. Eveiller l'amour du Pays. — Malgré la diversité de ces « peuples » qui forment le peuple suisse, nous sommes frères dans l'amour que nous portons à la Patrie.

Le passage du Pays de Vaud au grand Pays offrait quelques difficultés. Il fallait trouver un processus de continuité permettant de lier l'une à l'autre ces deux parties de notre centre, sans dommage pour l'intérêt, sans que l'enfant eût le sentiment d'une fissure dans notre travail. L'histoire des Helvètes en fut le pont parfait.

En utilisant le récit de G. de Reynold : *Hercule, l'ancêtre fabuleux des Suisses*¹, nous ne faisons pas tort à l'Histoire, puisque l'auteur, dans l'avant-propos de son livre, dit s'être inspiré de pages curieuses trouvées dans la vieille *Histoire des Helvétiens* par le baron d'Alt, avoyer de Fribourg. En cette occurrence, pareille légende nous fut très précieuse. Nous la commentons brièvement.

Hercule, héros et demi-dieu de la Grèce, décide après l'incendie de sa ville de Troie, de quitter son pays. Il s'enfonce dans les montagnes, remontant vers le Nord. Il parvient, de vallée en vallée, au cœur des Alpes. Sur le St-Gothard, il s'assied et regarde autour de lui :

« ...Le vent lui apportait par intervalles, suivant qu'il soufflait du Sud ou du Nord, l'odeur des châtaigniers ou l'odeur des sapins. Il sentait gronder sous lui les sources des fleuves. »

Puis il continue sa route et aborde « ...en plein soleil, sous la colline de Lausanne ».

Les peuplades qui habitent l'intérieur du pays sont encore sauvages. Elles vivent dans des cavernes au flanc du Jura ou dans des huttes sur les collines. Elles n'ont pour se défendre que des bâtons à pointes de silex, des haches de pierre et des frondes.

Hercule s'allie avec ces gens. Il leur apprend à entourer leurs villages de murs ; il ouvre des chemins à travers bois et jette des ponts sur l'eau. Il débarrasse peu à peu tout le pays des bêtes redoutables qui y vivent.

Puis Hercule pense à prendre femme. Il épouse une fille de roi qui lui donne un fils : Helvétius, dont les descendants perpétueront le souvenir dans le nom d'Helvètes. Ainsi, ce peuple est en quelque sorte légitimé. Son histoire devient claire, vivante. Elle fait partie de ce Plateau dont nous étudions présentement la configuration physique.

Quand Hercule s'assit sur le St-Gothard, « aussi loin que son

¹ *Contes et Légendes de la Suisse héroïque* de Gonzague de Reynold.

regard pouvait atteindre, il ne voyait que des montagnes... Il sentait gronder sous lui les sources des fleuves, » nous dit le texte. Moyen suggestif pour présenter aux enfants le plan général de ce qui va suivre : le St-Gothard, carrefour des principales routes de la Suisse et point de départ des chaînes des Alpes.

Successivement, nous entreprenons l'étude de ces chaînes, commençant par les Bernoises dont nous apercevons de chez nous plusieurs sommets importants, continuant par les Valaisannes, ne nous arrêtant que peu aux Tessinoises et à celles de la Suisse centrale pour examiner plus longuement les Grisonnes.

Et maintenant, en route pour l'Alpe !

Encordés, nous gravissons la montagne. La glace vole en éclats sous le piolet. Nous contournons des crevasses, sondons du regard les précipices, traversons des glaciers bleus. La tempête nous assaille et le brouillard nous aveugle... heureusement, la cabane accueillante n'est pas éloignée... et le lendemain, c'est le ciel bleu, la traversée heureuse du glacier, la conquête de l'Alpe.

L'enfant vibre à ces exploits. Si Javelle l'éblouit, Jacques Balmat le fascine.

Les vallées valaisannes défilent devant nous avec leurs pittoresques villages de mazots brunis par le soleil. Nous faisons connaissance avec les gens, simples, endurants, obstinés : ainsi le veut le sol qu'ils cultivent. Les femmes courbées sur le hoyau défrichent péniblement des lopins de terre dérobés à la montagne. Nous goûtons au pain de seigle dont le paysan a le plus grand respect, parce qu'il en sait toute la valeur. Nous admirons les « bisses », véritable travail d'art en même temps qu'œuvre de courage et de volonté. La vie du valaisan se résume en ceci : lutte pour l'existence ! Lutte contre l'avalanche, « l'escargot blanc », lutte contre l'inondation, lutte contre l'incendie fréquent. La montagne domine l'homme ; elle le menace sans cesse : d'elle peut survenir la mort brutale, mais d'elle aussi vient la vie, car que serait la terre sans le ruisseau glaciaire ?

A leur tour, les vallées tessinoises nous accueillent. La montagne y est moins farouche que partout ailleurs. Cependant, l'espace réservé aux cultures est restreint. Celles-ci s'étagent en terrasses dont il faut sans cesse réparer les murs ; c'est pourquoi le Tessinois naît maçon ! La vie n'est pas facile dans ces vallées ; et comme le Tessinois n'a pas l'endurance et l'obstination de son voisin le Valaisan, il préfère s'expatrier pour gagner plus facilement sa vie. Tous les métiers lui sont bons. On le rencontre partout ; mais l'amour qu'il porte à sa vallée l'y ramènera fatalement un jour.

Arrêtons-nous un peu plus longtemps aux Alpes Grisonnes.

La vallée de l'Engadine est en elle-même tout un petit centre d'intérêt par les mœurs de ses habitants, le style si spécial de ses maisons et la beauté de sa nature : lacs d'une limpidité infinie en été, devenant en hiver de vraies patinoires sillonnées en tous sens par les patins et les traîneaux ; pâturages où flamboient les corbeilles de roses des Alpes ; éboulis où sifflent les marmottes, cimes hardies où grimpe le chamois. Les histoires de chasse sont passionnantes ; celles de la contrebande alpestre ne le sont pas moins ! Et ce paradis, le Parc national, intéresse au plus haut point les enfants qui, bien dirigés, deviennent de fervents protecteurs de la Nature.

Pour clore l'étude de ces Alpes, faisons chanter la gamme des couleurs que, dans la belle saison, des fleurs merveilleuses étalent sur les pentes et jusqu'au pied des glaciers.

Nous sommes au bout de notre tâche. Nous savons qu'elle n'est pas parfaite, mais nous avons le sentiment d'avoir éveillé quelque chose de fort et de durable dans le cœur des enfants : l'amour du Pays.

Devant le pupitre, un matin, un petit homme s'avance, une feuille de papier à la main :

« M'zelle, j'ai fait une poésie... tout seul... sur les Alpes ! »

Il la lit avec ferveur, le visage rouge de plaisir. Ceux qui l'écoutent restent saisis... puis éclatent en applaudissements... et la maîtresse n'est pas la moins émue... !

Voici cette poésie :

Les Alpes.

Oh ! les belles Alpes
 Qui se montrent calmes
 Blanches et rosées
 Dans le ciel pur
 De mon pays !
 Elles se montrent
 Gracieuses et hautes
 Comme des reines
 Qui gouvernent
 Leur patrie
 Oh ! les belles Alpes
 De mon pays !

André HÖSSLY.

La fleur qui a éclo dans l'âme de cet enfant ne passera pas comme celle du rocher... elle vivra !

Quelques titres de dictées. — La légende du roi de Berne. — En route pour l'Aletsch ! — Dans la cabane. — Le Valais a le

Rhône. — Le Valais a le Cervin. — Dans la cabane du Cervin. — En route pour le glacier ! — Jacques Balmat du Mt-Blanc. — Le fœhn. — Les avalanches. — La vallée de l'Engadine. — Le départ des traîneaux. — La contrebande alpestre. — Une chasse au chamois. — Sur l'alpe fleurie.

Conclusion. — Après avoir vécu cette année dans un réel enthousiasme, nous avons la conviction profonde que la méthode des centres d'intérêt répond aux besoins de l'enfant de 9 à 10 ans et peut s'appliquer parfaitement dans cette troisième année d'école. C'est encore possible, à ce moment de la scolarité, aucune branche n'étant spécialisée comme c'est le cas plus tard au degré supérieur notamment. Et quelle satisfaction pour le maître de donner un enseignement harmonieux, uni dans toutes ses parties ! Il y gagne le calme dans le travail, une tranquillité d'esprit et d'âme dont les enfants ne sont pas sans ressentir les effets. Par le fait que toutes les parties de l'enseignement sont liées et s'emboîtent, si l'on peut dire, l'une dans l'autre, les difficultés que l'on rencontre habituellement, soit en calcul, soit dans l'étude de la langue, soit en géographie, disparaissent ou du moins sont fortement atténuées ; nous l'avons constaté souvent. L'assimilation est plus rapide ; l'association en particulier devient naturelle, et ceci est précieux, car c'est pour l'enfant un des meilleurs moyens de culture. La mémoire, un peu trop négligée à notre époque, est fortement accaparée, étant tour à tour visuelle, sensorielle, auditive, toujours sollicitée sur le même sujet. La déduction, même la synthèse sont possibles, en une faible mesure s'entend. Les enfants acquièrent un développement général remarquable, pour quelques-uns supérieur à la moyenne. Ils prennent l'habitude de « contempler », de travailler à fond et sous tous ses aspects, le même sujet. A notre époque de dispersion de la pensée, de superficialité, quel excellent moyen de redressement de l'attention et de la volonté ! Ne serait-ce que dans ce but, cette méthode vaut la peine d'être essayée. Elle donne à la classe une atmosphère spéciale ; on travaille sans cette hâte fiévreuse qu'exaspère encore l'aiguille de l'horloge, amenant impitoyablement au cadran la leçon inscrite à l'horaire... Une seule leçon demeure et se poursuit : l'étude passionnante du Pays !

M. GENEUX.